

FÉDÉRALISME, SOCIALISME ET ANTITHÉOLOGISME...

Proposition motivée au Comité central de la Ligue de la paix et de la liberté par M. Bakounine Genève (1)

Huitième partie:

L'ANTITHÉOLOGISME (5ème partie (2))

Nous touchons ici au point le plus important de la question sociale et de la science de l'homme en général. Nous avons déjà répété à plusieurs reprises que nous nions d'une manière absolue le libre-arbitre, dans le sens qu'attachent à ce mot la théologie, la métaphysique et la science juridique; c'est-à-dire dans celui de la détermination spontanée de la volonté individuelle de l'homme par elle-même, indépendamment de toute influence tant naturelle que sociale.

Nous nions l'existence d'une âme, d'un être moral séparé et séparable du corps. Nous affirmons, au contraire, qu'aussi bien que le corps de l'individu, avec toutes ses facultés et prédispositions instinctives, n'est rien que la résultante de toutes les causes générales et particulières qui ont déterminé son organisation individuelle - ce que l'on appelle improprement son âme: ses capacités intellectuelles et morales sont les produits directs ou, pour mieux dire, l'expression naturelle, immédiate de cette organisation même et notamment du degré de développement organique auquel, par le concours de toutes ces causes indépendantes de sa volonté, est arrivé son cerveau.

Tout individu, même le plus modeste, est le produit des siècles; l'histoire des causes qui ont concouru à sa formation n'a point de commencement. Si nous avions le don qu'aucun ne possède et ne possédera jamais: celui de reconnaître et d'embrasser l'infinie diversité des transformations de la matière ou de l'Être qui se sont fatalement succédé seulement depuis la naissance de notre globe terrestre jusqu'à la sienne, nous pourrions, sans l'avoir connu jamais, dire avec une précision presque mathématique quelle est sa nature organique, déterminer jusqu'aux moindres détails la mesure et le caractère de ses facultés intellectuelles et morales, - son âme en un mot, telle qu'elle est à la première heure de sa naissance. Dans l'impossibilité où nous sommes d'analyser et d'embrasser toutes ces transformations successives, nous dirons sans crainte de nous tromper, que tout individu humain, au moment où il naît, est entièrement le produit du développement historique, c'est-à-dire physiologique et social de sa race,

(1) C'est le titre définitif adopté dans les épreuves corrigées; l'épreuve contenait le sous-titre: *Proposition des Russes, membres du comité central de la L. de la P. et de la L.* et le manuscrit de Bakounine (in-4, p.1) donne pour titre: *Proposition motivée des Russes, membres du comité permanent de la Ligue de la paix et de la liberté (appuyée par M. Alexandre Naquet, délégué français et par MM. Valérien Mroczkowski et Jean Zagorski, délégués polonais).*

(2) Choix des épisodes définis par *Anti.mythes*.

de son peuple, de sa caste - si dans son pays il existe des castes -, de sa famille, de ses ancêtres et de la nature individuelle de son père et de sa mère, qui lui ont transmis directement, par voie d'héritage physiologique - comme point de départ naturel pour lui, et comme détermination de sa nature individuelle -, toutes les conséquences fatales de leur propre existence antérieure, tant matérielle que morale, tant individuelle que sociale, y compris leurs pensées, leurs sentiments et leurs actes, y compris aussi toutes les différentes vicissitudes de leur vie et les événements grands ou petits auxquels ils ont pris part; y compris également l'immense diversité des accidents auxquels ils ont pu être sujets, avec tout ce qu'ils ont hérité de la même manière de leurs propres parents (3).

Nous n'avons pas besoin de rappeler, ce que personne d'ailleurs ne conteste, que les différences des races, des peuples, voire même des classes et des familles, sont déterminées par des causes géographiques, ethnographiques, physiologiques, économiques (y compris les deux grandes questions: celle des occupations de la division du travail collectif de la société, du mode de répartition des richesses et la question de l'alimentation, tant sous le rapport de la quantité que de la qualité), de même que par des causes historiques, religieuses, philosophiques, juridiques, politiques et sociales; et que toutes ces causes, en se combinant d'une manière différente pour chaque race, pour chaque nation, et le plus souvent pour chaque province, et pour chaque commune, pour chaque classe et pour chaque famille, donnent à chacune une physionomie à part, c'est-à-dire un type physiologique différent, une somme de prédispositions et de capacités particulières - indépendamment de la volonté des individus qui les composent et qui en sont complètement les produits.

Ainsi tout individu humain, au moment même de sa naissance, est la résultante matérielle, organique, de toute cette diversité infinie de causes qui se sont combinées en le produisant. Son âme - c'est-à-dire sa prédisposition organique au développement des sentiments, des idées et de la volonté - n'est rien qu'un produit. Elle est complètement déterminée par la qualité physiologique individuelle de son système cérébral et nerveux qui, comme tout le reste de son corps, dépend absolument de la plus ou moins heureuse combinaison de ces causes. Elle constitue principalement ce que nous appelons la nature particulière, primitive de l'individu.

Il y a autant de natures différentes qu'il y a d'individus. Ces différences individuelles se manifestent d'autant plus qu'elles se développent davantage, ou plutôt elles ne se manifestent pas seulement davantage, elles deviennent réellement plus grandes à mesure que les individus se développent, parce que les choses, les circonstances extérieures, en un mot, les mille causes pour la plupart du temps insaisissables qui influent sur le développement des individus sont elles-mêmes extrêmement différentes. C'est ce qui fait que, plus un individu avance dans la vie, et plus sa nature individuelle se dessine, et plus il se distingue, tant par ses qualités que par ses défauts, de tous les autres individus.

Jusqu'à quel point la nature particulière ou l'âme de l'individu, c'est-à-dire les particularités individuelles de l'appareil cérébral et nerveux, sont-elles développées chez un enfant nouveau-né? Voici une question dont la solution appartient aux physiologues. Nous savons seulement que toutes ces particularités doivent être nécessairement héréditaires, dans le sens que nous avons tâché d'expliquer, c'est-à-dire déterminées par une infinité de causes les plus diverses, les plus disparates: matérielles et morales, mécaniques et physiques, organiques et spirituelles, historiques, géographiques, économiques et sociales, grandes et petites, constantes et fortuites, immédiates et très éloignées dans l'espace et dans le temps, et dont la somme ne se combine en un seul Être vivant et ne s'individualise, pour la première et pour la dernière fois, dans le courant des transformations universelles, que dans cet enfant seulement, qui, dans l'acception tout individuelle de ce mot, n'a jamais eu et n'aura jamais de pareil.

Reste à savoir jusqu'à quel point et dans quel sens cette nature individuelle se trouve réellement déterminée, au moment où l'enfant sort du ventre de sa mère. Cette détermination est-elle seulement matérielle, ou bien en même temps spirituelle et morale, ne fût-ce que comme tendance et comme capacité naturelle ou comme prédisposition instinctive? L'enfant naît-il intelligent ou bête, bon ou mau-

(3) Les accidents auxquels l'embryon est sujet (3) durant son développement dans le ventre de sa mère expliquent parfaitement la différence qui existe le plus souvent entre les enfants des mêmes parents et nous font comprendre comment des parents, gens d'esprit, peuvent avoir pour enfant un idiot. Mais ce n'est jamais qu'une malheureuse exception due à l'action de quelque cause momentanée et fortuite. La nature, grâce à la non-existence du bon Dieu, n'étant jamais capricieuse et ne faisant rien sans cause suffisante, ne change jamais de tendance et de direction tant qu'elle n'y est point contrainte par une force majeure, de sorte que la règle dans la reproduction de l'espèce humaine, par une succession de couples constituant une famille, doit être celle-ci: que si chaque couple ajoutait à l'héritage physiologique de ses parents un développement corporel, intellectuel et moral nouveau - comme tout perfectionnement idéal est nécessairement un perfectionnement matériel dû au cerveau -, chaque progéniture nouvelle devrait être, sous tous les rapports, supérieure à ses parents.

vais, doué ou privé de volonté, disposé à se développer dans le sens d'un talent ou d'un autre? Peut-il hériter du caractère, des habitudes, des défauts ou des qualités intellectuelles et morales de ses parents et de ses ancêtres?

Voilà des questions excessivement difficiles à résoudre, et nous ne pensons pas que la physiologie et la psychologie expérimentales soient encore arrivées à la maturité et à la hauteur nécessaires pour pouvoir y répondre avec pleine connaissance de cause. Notre illustre compatriote, M. Setchenoff dans son remarquable travail sur l'activité du cerveau dit que, dans l'immense majorité des cas, les 999/1000 parties du caractère psychique de l'indi [vidu (4)] sans doute plus ou moins sensibles dans l'homme jusqu'à sa mort. *«Je ne prétends pas, dit-il, que par l'éducation on puisse transformer un sot en un homme d'esprit. C'est aussi impossible que de rendre l'ouïe à un individu né sans le nerf acoustique. Je pense seulement qu'en prenant dans leur enfance un nègre, un Laponais ou un Samoyède naturellement intelligents, on pourrait en faire, par une éducation européenne, donnée au milieu même de la société européenne, des hommes qui, sous le rapport psychique, se distingueraient fort peu d'un européen civilisé».*

En établissant ce rapport entre les 999/1000 parties du caractère psychique qui, selon lui, appartiennent à l'éducation, avec le seul millième qu'il laisse proprement à la naissance, M. Setchenoff n'a sans doute pas entendu parler des exceptions: des hommes de génie ou de talents extraordinaires, ni des idiots et des sots, il n'a parlé que de l'immense majorité des hommes doués de facultés ordinaires ou moyennes. Ce sont, du point de vue de l'organisation sociale, les plus intéressants, nous dirions presque les seuls intéressants, - car la société est faite pour eux et par eux, non pour les exceptions, ni par les hommes de génie, quelque immense que leur puissance puisse paraître.

Ce qui nous intéresse surtout dans cette question, c'est de savoir si, aussi bien que les facultés individuelles, les qualités morales: la bonté ou la méchanceté, le courage ou la lâcheté, la force ou la faiblesse du caractère, la générosité ou l'avarice, l'égoïsme ou l'amour du prochain, et autres qualités positives ou négatives de ce genre, peuvent être, soit physiologiquement héritées des parents, des ancêtres, soit indépendamment de tout héritage, se former par l'effet d'une cause fortuite quelconque, connue ou inconnue, dans l'enfant tant qu'il réside encore dans le ventre de sa mère? - En un mot, si l'enfant peut apporter en naissant des prédispositions morales quelconques?

Nous ne le pensons pas. Pour mieux poser la question, reconnaissons d'abord que, si l'existence de qualités morales innées était admissible, cela ne pourrait être qu'à condition qu'elles soient attachées dans l'enfant nouveau-né à quelque détermination ou particularité physiologique, toute matérielle de son organisme: l'enfant au sortir des entrailles de sa mère n'a encore ni âme, ni esprit, ni sentiments, ni même instincts; il naît à tout cela; il n'est donc qu'un être physique, et ses facultés et ses qualités, s'il en a, ne peuvent être qu'anatomiques et physiologiques. Ainsi pour qu'un enfant puisse naître bon, généreux, dévoué, courageux ou bien méchant, avare, égoïste et lâche, il faudrait que chacune de ces qualités ou chacun des défauts correspondent à autant de particularités matérielles et pour ainsi dire locales de son organisme, et notamment de son cerveau, ce qui nous ramènerait au système de Gall qui croyait avoir trouvé, pour chaque qualité et pour chaque défaut, sur le crâne, soit des bosses, soit des cavités correspondantes, comme on sait, unanimement rejeté par tous les physiologistes modernes. Mais si elle était fondée, qu'en résulterait-il? Les défauts, les vices aussi bien que les bonnes qualités, étant innés, il resterait à savoir s'ils peuvent être vaincus ou non par l'éducation? Dans le premier cas, la faute de tous les crimes commis par les hommes retomberait sur la société, qui n'aurait pas su leur donner une éducation convenable, et non sur eux, qui ne pourraient être considérés au contraire que comme des victimes de cette imprévoyance sociale. Dans le second cas, les prédispositions innées étant reconnues comme fatales et incorrigibles, il ne resterait plus à la société que de se défaire de tous les individus affligés de quelque vice naturel ou inné. Seulement, pour ne tomber elle-même dans le vice horrible de l'hypocrisie, elle devrait connaître qu'elle le fait uniquement dans l'intérêt de sa conservation et non dans celui de la justice.

Il est une autre considération qui peut contribuer à éclaircir cette question: dans le monde intellectuel et moral aussi bien que dans le monde physique, le positif seul existe; le négatif n'existe pas, ne constitue pas un être à part, n'étant rien qu'une diminution plus ou moins considérable du positif. Ainsi le froid n'est qu'une propriété différente de la chaleur, ce n'est rien qu'une absence relative, une diminution très grande de la chaleur! Il en est de même de l'obscurité qui n'est que la lumière diminuée à l'excès... - L'obscurité et le froid absolus n'existent pas. Dans le monde intellectuel la bêtise n'est qu'une faiblesse

(4) Ici il manque une ou plusieurs lignes entre les pp.64 et 65 des épreuves originales du manuscrit de Bakounine.

d'esprit, et dans le moral la malveillance, la cupidité, la lâcheté ne sont rien que la bienveillance, la générosité, le courage réduits, non à zéro, mais à une très petite quantité. Si petite qu'elle soit, c'est donc toujours une quantité positive et qui, par l'éducation, peut être développée, fortifiée, augmentée dans un sens positif - ce qui ne serait pas si les vices ou les qualités négatives formaient une propriété à part; il faudrait les tuer, non les développer, car leur développement ne pourrait avoir lieu que dans le sens négatif.

Enfin, sans nous permettre de préjuger ces graves questions physiologiques, dans lesquelles nous avouons notre complète ignorance, nous ajoutons, en nous appuyant sur l'autorité unanime en ce point de tous les physiologistes modernes, une dernière considération: il paraît constaté et prouvé que, dans l'organisme humain, il n'y a point de lieux et d'organes séparés pour les facultés instinctives, affectives ou morales et intellectuelles et que toutes s'élaborent dans la même partie du cerveau au moyen du même outillage nerveux (5), d'où, il semble clairement résulter qu'il ne peut être question de prédispositions morales ou immorales différentes, fatalement déterminées par l'organisme même d'un enfant de qualités particulières ou de vices héréditaires et innés, et que l'innéité morale ne se distingue d'aucune façon, ni en aucun point de l'innéité intellectuelle, l'une et l'autre se réduisant à un plus ou moins haut degré de perfection atteint en général par le développement du cerveau.

«Les dispositions anatomiques et physiologiques de l'intelligence une fois reconnues, dit M. Littré (p.235), on peut pénétrer au loin de son histoire. Tant qu'elle n'a pas été remaniée et enrichie par la civilisation, ne possédant que des idées simples (6) produites par les impressions tant internes qu'externes (7), elle est au plus bas; et pour s'élever au plus haut elle n'a que la rétention et l'association (8), mais cela suffit. Peu à peu se forment des combinaisons complètes qui augmentent la force et le champ de l'activité cérébrale (9); et de période en période, on entreprend de plus grands travaux intellectuels, L'outillage mental s'accroît et se perfectionne, et sans outillage on ne fait rien de considérable, pas plus dans le domaine de l'intelligence que dans celui de l'industrie.

A mesure que cette élaboration s'effectue, elle appelle à son aide une importante propriété de la vie, je veux dire l'hérédité qui tend à la consolider présentement et à faciliter ultérieurement. Ses nouvelles

(5) Voyez le remarquable article de M. Littré: «De la méthode en psychologie» dans la revue *la Philosophie positive*: «Il est physiologiquement avéré, dit l'illustre positiviste, que le cerveau ne crée rien; il reçoit. Sa fonction est de faire, avec ce qui lui est transmis (par les sens) des sentiments et des idées; mais il n'est pour rien dans ce qui constitue le substratum de ces idées et de ces sentiments. A vrai dire, tout lui vient du dehors, car les dispositions organiques, sans lesquelles ne s'entretiennent ni la vie individuelle ni la vie collective et sans lesquelles aussi il n'y aurait pas de sentiment, sont tellement extérieures (à l'homme), que la nature les réalise indépendamment de tout terme cérébral ou psychique, dans les végétaux et surtout dans les animaux les plus inférieurs. Il en résulte qu'il faut modifier quelque peu le sens du mot subjectif. Subjectif ne peut signifier quelque chose qui soit préexistant au développement de l'être humain, tel qu'un moi, une idée, un sentiment, un idéal; il ne peut signifier que la faculté d'élaboration déparée aux cellules nerveuses; excepté en ce sens, le subjectif est toujours mêlé d'objectif» (n°111, p.302) et p.343-344), il dit encore: «Le jugement n'est point une faculté planant sur les impressions qui lui sont amenées; son office unique (activité toute physiologique) est de les comparer pour en tirer une conclusion; mais, il n'a aucune juridiction sur elles. L'hallucination le prouve; c'est la production d'impressions sans que rien d'objectif les provoque; par le jeu morbide des cellules nerveuses chargées de la transmission, les impressions illusoire arrivent au centre intellectuel («la substance grise des circonvolutions de cette partie du cerveau, qui occupe toute la partie supérieure et antérieure de la cavité crânienne ou du cerveau proprement dit»), comme si elles étaient réelles; le jugement s'en emparant, travaille nécessairement sur ces matériaux fictifs et les conceptions imaginaires apparaissent. Au reste, sauf la lésion pathologique, une preuve toute semblable est fournie par le développement historique des conceptions humaines. Au début des observations - à part les plus simples - sont fautive, et le jugement est fautif à leur suite; on voit le soleil se lever à l'est et se coucher à l'ouest, et là-dessus le jugement bâtit une conception erronée qu'il ne rectifie qu'à l'aide d'autres observations meilleures. Si le jugement était primordial, non subséquent, l'histoire humaine aurait été différente (l'humanité n'aurait point eu pour ancêtre un cousin du gorille): les grandes lumières seraient à l'origine, d'où dériveraient par déductions les lumières secondaires; telle est en effet l'hypothèse théologique...». M. Littré aurait pu ajouter: *et métaphysique et juridique aussi.*

(6) Nous aurions dit les notions primordiales ou même les simples représentations des objets.

(7) Les impressions sensorielles que l'individu au moyen de ses nerfs reçoit des objets tant extérieurs qu'intérieurs.

(8) La rétention des simples idées par la mémoire et leur association par l'activité même du cerveau.

(9) Par l'association des simples idées.

aptitudes mentales, une fois acquises, se transmettent, cela est un fait expérimental, aux descendants sous la forme d'innéités; innéités secondaires, tertiaires, qui, dans le domaine mental, créent des espèces de races humaines perfectionnées. On le voit quand les populations, qui n'ont pas suivi les mêmes filières, se rencontrent; l'inférieure, ou disparaît ou ne peut qu'après un long temps se mettre au niveau de la supérieure».

Plus loin, après avoir cité les paroles de M. Luys: «*La sphère cérébrale où règnent les passions affectives et celles où siègent les manifestations purement intellectuelles sont unies par des liens d'une stricte et intime solidarité*» - M. Littré ajoute (10):

«Cette similitude parfaite entre l'intellect et le sentiment, à savoir un fond où les nerfs puisent (11), un centre où ce qu'ils puisent est élaboré (12), joint à l'identité des deux centres, tout cela indique que la physiologie du sentiment ne peut pas être différente de celle de l'intellect:

En conséquence, de même qu'il a fallu renoncer à chercher dans le cerveau des organes pour les affections ou passions et n'y voir que des activités affectives qu'il s'agit de déterminer.

La source des idées étant dans les impressions sensorielles, la source des sentiments est dans les impressions instinctives. L'office des cellules nerveuses est de transformer en sentiments les impressions instinctives. Le problème de l'origine des sentiments est exactement parallèle à celui de l'origine des idées.

Ce genre d'activité cérébrale s'exerce sur deux ordres d'impressions instinctives, celle qui appartiennent aux instincts d'entretien de la vie individuelle et celles qui appartiennent aux instincts d'entretien de la vie de l'espèce. La première catégorie y est transformée en amour-propre, et la seconde en amour d'autrui; sous la forme primordiale d'amour d'un sexe, l'un pour l'autre, de la mère pour l'enfant et de l'enfant pour la mère.

A ce point, un coup d'œil sur la physiologie comparée n'est pas déplacé. Chez les poissons qui sont cérébralement au plus bas degré de l'échelle des vertébrés, et qui ne connaissent ni la famille, ni les petits, l'instinct reste purement sexuel. Mais le sentiment auquel il donne naissance commence à se manifester chez plusieurs mammifères et oiseaux; un vrai ménage s'établit, seulement il n'est la plupart du temps que temporaire. Il en est de même de l'ébauche de famille qui suscite l'œuvre des parents pour les petits et des petits pour les parents. Enfin chez plusieurs, l'homme entre autres, il se forme entre les familles des liens de même nature qu'entre les membres mêmes de la famille; et la sociabilité naît çà et là sur quelques points du règne animal. Le fondement étant ainsi posé, il n'est pas malaisé de concevoir que, des sentiments primordiaux, à mesure que l'existence se complique, tant pour l'individu que pour la société, il se forme des sentiments secondaires et des combinaisons de sentiments qui deviennent aussi indissolubles que le sont, dans l'intellect, les idées associées» (p.357).

Ainsi, il paraît avéré qu'il n'existe point dans le cerveau d'organes spéciaux, soit pour les diverses facultés intellectuelles, soit pour les différentes qualités, affections et passions morales bonnes ou mauvaises. Par conséquent, les qualités ou les défauts ne peuvent être ni hérités, ni innés, cette hérédité et cette innéité, avons-nous dit, ne pouvant être dans le nouveau-né que physiologique, matérielle. En quoi donc peut consister le perfectionnement progressif, historiquement transmissible du cerveau, tant sous le rapport intellectuel que sous le rapport moral? Uniquement dans le développement harmonieux de tout le système cérébral et nerveux, c'est-à-dire tant de la justesse, de la finesse et de la vivacité des impressions nerveuses, que de la capacité du cerveau de transformer ces impressions en sentiments, en idées, et de combiner, d'embrasser et de retenir toujours de plus vastes associations de sentiments et d'idées.

(10) p.357.

(11) Le fond où les nerfs puisent les impressions tant sensorielles qu'instinctives, le sensorium commun, c'est d'après M. Littré et M. Luys, la couche optique où viennent aboutir toutes les impressions sensibles tant externes qu'internes, - c'est-à-dire soit produites par les objets extérieurs, soit émanées de la trame des viscères ou les organes de l'intérieur, - et qui «*par un système de fibres et de communications les transmet à la substance corticale (substance grise) des circonvolutions du cerveau proprement dit - siège des facultés tant affectives qu'intellectuelles*» (pp.340-341).

(12) La substance grise du cerveau proprement dit composée de cellules nerveuses: «*Il est établi que les cellules nerveuses qui composent la substance du cerveau, étant anatomiquement l'aboutissement (dernier) des nerfs et, par eux, de toutes les impressions internes, ont fonctionnellement, l'office de faire de ces impressions des idées; les idées une fois faites, de les juger par différences et par ressemblance, de les retenir par la mémoire, de les réunir par l'association. Rien de plus, rien de moins. Tout le développement intellectuel de l'homme à son point de départ dans ces conditions anatomiques et physiologiques* » (p.352).

Il est probable que, si dans une race, une nation, une classe, une famille, par suite de sa nature particulière, toujours déterminée par son histoire, par sa position géographique, économique, par la nature de ses occupations, par la quantité et par la qualité de sa nourriture, aussi bien que par son organisation politique et sociale, par toute sa vie en un mot, et par le caractère ou par le degré de son développement intellectuel et moral, - que si par suite de toutes ces déterminations particulières, un ou quelques-uns des systèmes de fonctions organiques, dont l'ensemble constitue la vie d'un corps humain, se trouvent développés au détriment de tous les autres systèmes, dans les parents, - il est probable, presque certain, disons-nous, que leur enfant héritera, à tel ou tel autre degré de cette fâcheuse désharmonie, - sauf à la réparer autant qu'il sera possible, et par son propre travail postérieur sur lui-même et quelquefois aussi par des révolutions sociales, sans lesquelles l'établissement d'une plus parfaite harmonie, dans le développement physiologique des individus, pris à part, peut être souvent impossible.

Dans tous les cas, disons-le, l'harmonie absolue dans le développement du corps humain et, par conséquent, aussi dans celui des humaines facultés musculaires, instinctives, intellectuelles et morales, est un idéal dont la réalisation ne sera jamais possible; d'abord parce que l'histoire pèse physiologiquement, plus ou moins (et vienne le temps où l'on pourra dire de moins en moins), - sur tous les peuples comme sur tous les individus, et ensuite parce que chaque famille et chaque peuple se trouvent toujours entourés de circonstances et de conditions différentes, parmi lesquelles quelques-unes du moins seront toujours contraires à leur développement complet et normal.

Aussi, ce qui se transmet par voie d'héritage de génération à génération et ce qui peut être physiologiquement inné dans les individus naissant à la vie, ce ne sont ni les qualités, ni les vices, ni aucune idée, ni association de sentiments et d'idées, mais uniquement l'outillage tant musculaire que nerveux: les organes plus ou moins perfectionnés et harmonisés, par lesquels l'homme se meut, respire et se sent, reçoit les impressions extérieures et retient, imagine, juge, combine, associe et embrasse les sentiments et les idées, qui ne sont autre chose que ces impressions mêmes, tant externes qu'internes, groupées et transformées d'abord en représentations concrètes, puis en notions abstraites, par l'activité toute physiologique et, ajoutons-le, tout à fait involontaire du cerveau.

Les associations de sentiments et d'idées, dont le développement et les transformations successives constituent toute la partie intellectuelle et morale de l'histoire de l'humanité, ne déterminent pas, dans le cerveau humain, la formation de nouveaux organes, correspondants à chacune prise à part, ne peuvent être transmises aux individus par voie d'héritage physiologique. - Ce qui s'hérite physiologiquement c'est l'aptitude de plus en plus fortifiée, élargie et perfectionnée de les concevoir et d'en créer de nouvelles. Mais les associations mêmes et les idées complexes qui les représentent, telles que l'idée de Dieu, de la patrie, de la morale, etc..., ne pouvant jamais être innées, ne sont transmises aux individus que par la voie de la tradition sociale et de l'éducation. Elles saisissent l'enfant dès le premier jour de sa naissance, et comme elles se sont déjà incarnées dans la vie qui l'entoure, dans tous les détails, tant matériels que moraux, du monde social au milieu duquel il est né, elles pénètrent de mille façons différentes dans sa conscience d'abord enfantine, puis adolescente et juvénile, qui naît, grandit et se forme sous leur toute-puissante influence.

Prenant l'éducation dans le sens le plus large de ce mot, y comprenant non seulement l'instruction et les leçons de morale, mais encore et surtout les exemples que donnent à l'enfant toutes les personnes qui l'entourent; l'influence de tout ce qu'il entend, de ce qu'il voit; et non seulement la culture de son esprit, mais encore le développement de son corps par la nourriture, par l'hygiène, par l'exercice de ses membres et de sa force physique, - nous dirons, avec pleine certitude de ne pouvoir être sérieusement contredits par personne, que tout enfant, tout adulte, tout jeune homme et enfin tout homme mûr est le pur produit du monde qui l'a nourri et qui l'a élevé dans son sein - un produit fatal, involontaire et par conséquent irresponsable.

Il entre dans la vie sans âme, sans conscience, sans l'ombre d'une idée ou d'un sentiment quelconque, mais avec un organisme humain dont l'individuelle nature se trouve déterminée par une infinité de circonstances et de conditions, antérieures à la naissance même de sa volonté, et qui détermine à son tour sa plus ou moins grande capacité d'acquiescer et de s'approprier des sentiments, des idées et des associations de sentiments et d'idées élaborées par des siècles et transmises à chacun comme un héritage social, par l'éducation qu'il reçoit. Bonne ou mauvaise, cette éducation s'impose à lui - il n'en est aucunement responsable. Elle le forme, autant que sa nature individuelle plus ou moins heureuse le permet pour ainsi dire à son image, de sorte qu'il pense, qu'il sent et qu'il veut ce que tout le monde, autour de lui, veut, sent et pense.

Mais alors, demandera-t-on peut-être, comment expliquer que l'éducation, en apparence du moins la plus identique, produise souvent, sous le rapport du développement du caractère, de l'esprit et du cœur, les résultats les plus différents? Et d'abord, les natures ne naissent-elles pas différentes? Cette différence naturelle et innée, si petite qu'elle soit, est pourtant positive et réelle: différence de tempéraments, d'énergie vitale, de prédominance de tel sens ou de tel groupe de fonctions organiques sur un autre, de vivacité et de capacités naturelles. Nous avons tâché de prouver que les vices aussi bien que les qualités morales, faits de conscience individuelle et sociale, ne peuvent être physiquement hérités et qu'aucune détermination physiologique ne peut condamner l'homme au mal; le rendre irrévocablement incapable de bien; mais nous n'avons nullement songé à nier qu'il n'y ait des natures très différentes, dont les unes, plus heureusement douées, ne soient plus capables d'un large développement humain que les autres. Nous pensons, il est vrai qu'on exagère trop aujourd'hui les différences naturelles qui séparent les individus et qu'il faut attribuer la plus grande partie de celles qui existent entre eux, non tant à la nature qu'à l'éducation différente qui a été répartie à chacun. Pour décider cette question, il faudrait, en tout cas, que les deux sciences qui sont appelées à la résoudre: la psychologie physiologique ou la science du cerveau et la pédagogie, qui est celle de l'éducation ou du développement social du cerveau, sortissent de l'état d'enfance dans lequel elles se trouvent encore toutes les deux maintenant. Mais la différence physiologique des individus, à quelque degré que ce soit une fois admise, il en résulte évidemment qu'un système d'éducation excellent en lui-même, en tant que système abstrait, peut être bon pour l'un, mauvais pour un autre.

Pour être parfaite, l'éducation devrait être beaucoup plus individualisée qu'elle ne l'est aujourd'hui, individualisée dans le sens de la liberté et uniquement par le respect de la liberté, même dans les enfants. Elle devrait avoir pour objet non le dressage du caractère, de l'esprit et du cœur, mais leur éveil à une activité indépendante et libre, et ne poursuivre d'autre but que la création de la liberté, ni d'autre culte ou plutôt d'autre morale, d'autre objet de respect que la liberté de chacun et de tous, que la simple justice, non juridique mais humaine, la simple raison, non théologique, ni métaphysique, mais scientifique, et le travail tant musculaire que nerveux, comme base première et obligatoire pour tous, de toute dignité, de toute liberté et du droit. - Une telle éducation, répartie largement à tout le monde, aux femmes comme aux hommes, dans des conditions économiques et sociales fondées sur la stricte justice, ferait évanouir bien de soi-disant différences naturelles.

Si imparfaite qu'ait été l'éducation - pourra-t-on nous répondre, - toujours est-il qu'elle seule ne saurait expliquer ce fait incontestable qu'au sein des familles les plus dépourvues de sens moral, on rencontre assez souvent des individus qui nous frappent par la noblesse de leurs instincts et de leurs sentiments, et qu'au contraire au milieu des familles moralement et intellectuellement les mieux développées, se montrent encore plus souvent des individus bas d'esprit et de cœur; ce fait semble contredire d'une manière absolue l'opinion qui fait résulter la plus grande partie des qualités intellectuelles et morales de l'homme de l'éducation qu'il a reçue. Mais ce n'est qu'une contradiction apparente. En effet, bien que nous ayons affirmé que dans l'immense majorité des cas l'homme est presque entièrement le produit des conditions sociales au milieu desquelles il se forme, et que nous n'ayons laissé à l'héritage physiologique, aux qualités naturelles qu'il apporte en naissant, qu'une part d'action comparativement assez faible, nous n'avons pas nié cette dernière; et même nous avons reconnu que dans certains cas exceptionnels, dans les hommes de génie ou de grand talent par exemple, aussi bien que dans les idiots ou dans les natures très perverses, cette part de l'action ou de la détermination naturelle sur le développement de l'individu - détermination aussi fatale que l'influence de l'éducation et de la société peut être même fort grande -. Le dernier mot sur toutes ces questions appartient à la physiologie cérébrale et celle-ci n'est pas encore arrivée à un point qui lui permette de les résoudre aujourd'hui, même approximativement. La seule chose que nous puissions affirmer avec certitude aujourd'hui, c'est que toutes ces questions se débattent entre deux fatalismes: le fatalisme naturel, organique, physiologiquement héréditaire et celui de l'héritage, et de la tradition sociale, de l'éducation et de l'organisation publique, économique et sociale de chaque pays. - Il n'y a point de place pour le libre arbitre.

Mais en-dehors de la détermination naturelle, positive ou négative de l'individu, qui, plus ou moins, peut le mettre en contradiction avec l'esprit qui règne dans toute sa famille, il peut exister pour chaque cas particulier d'autres causes occultes et qui, pour la plupart du temps, restent toujours ignorées, mais que nous devons néanmoins prendre en grande considération. Un concours de circonstances particulières, un événement imprévu, un accident quelquefois très insignifiant par lui-même, la rencontre fortuite d'une personne, quelquefois un livre qui tombe entre les mains d'un individu dans un moment propice - tout cela, dans un enfant, dans un adolescent ou dans un jeune homme, lorsque son imagination fermente et qu'elle est encore tout ouverte aux impressions de la vie, peut produire une révolution

radicale en bien comme en mal. Ajoutez-y l'élasticité qui est propre à toutes les jeunes natures, surtout lorsqu'elles sont douées d'une certaine énergie naturelle, laquelle les fait révolter contre les influences trop impérieuses et trop despotiquement persistantes et grâce à laquelle quelquefois l'excès du mal peut produire le bien.

L'excès du bien ou de ce qu'on appelle généralement le bien peut-il, à son tour, produire le mal? Oui, lorsqu'il s'impose comme une loi despotique, absolue, soit religieuse, soit doctrinaire-philosophique, soit politique, juridique, sociale, ou comme loi patriarcale de la famille - en un mot, lorsque tout bien qu'il paraît être ou qu'il est réellement, il s'impose à l'individu comme la négation de la liberté et n'en est pas lui-même le produit. Mais alors la révolte contre le bien, ainsi imposé, n'est pas seulement naturelle, elle est légitime: loin d'être un mal elle est un bien au contraire; car il n'est point de bien en dehors de la liberté, et la liberté est la source et la condition absolue de tout bien, qui soit véritablement digne de ce nom, le bien n'étant autre chose que la liberté.

Développer et prouver cette vérité qui nous paraît si simple, tel est l'unique but de cet écrit. Retournons maintenant à notre question.

L'exemple, de la même contradiction ou anomalie apparente nous est offert souvent, dans une sphère plus large, par l'histoire des nations. Comment expliquer, par exemple, que dans la nation juive, la plus étroite jadis et la plus exclusive qu'il y ait eu au monde: tellement exclusive et étroite que, reconnaissant le privilège pour ainsi dire absolu, la divine élection comme base principale de toute son existence nationale, elle s'est posée elle-même comme peuple favorisé entre tous, jusqu'au point de s'imaginer que son Dieu, Jéhovah - Dieu le père des chrétiens - poussant sa sollicitude pour lui jusqu'à la plus sauvage cruauté envers toutes les autres nations, lui avait ordonné l'extirpation par le fer et le feu de tous les peuples qui avaient occupé avant lui la Terre promise, afin de déblayer le terrain à son peuple-Messie; - comment s'expliquer qu'un personnage comme Jésus-Christ, le fondateur de la religion cosmopolite ou mondiale, et par là même le destructeur de l'existence même de la nation juive, comme corps politique et social, ait pu naître en son sein? Comment ce monde, exclusivement national est-il parvenu à produire un réformateur, un révolutionnaire religieux comme l'apôtre (13) ...

(13 La suite de cet écrit est perdue ou introuvable, si toute fois elle a été élaborée.